



HAL
open science

Vierges nées d'un taureau mort

Jean-Pierre Albert

► **To cite this version:**

Jean-Pierre Albert. Vierges nées d'un taureau mort : Technique apicole et mythologie de l'abeille dans l'Antiquité. *Mètis. Anthropologie des mondes grecs anciens*, 1992, 7 (1-2), pp.83-109. halshs-00367053

HAL Id: halshs-00367053

<https://shs.hal.science/halshs-00367053>

Submitted on 10 Mar 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean-Pierre ALBERT

Vierges nées d'un taureau mort Technique apicole et mythologie de l'abeille dans l'Antiquité

L'abeille, si elle est bonne à penser, est aussi difficile à penser. La permanence et l'intrication de plusieurs discours à son sujet - ceux du mythe, de l'histoire naturelle et de la technique - est particulièrement frappante. C'est que peu d'animaux sollicitent autant l'imagination, et aucun peut-être n'a suscité plus de livres. Cela tient à la rencontre de plusieurs facteurs dont le plus important est sans doute l'existence très ancienne de l'apiculture en Europe. Par elle, en effet, depuis plus de 2500 ans, une connaissance précise des mœurs de la ruche est venue féconder l'attente de savoir que nourrissaient les énigmes et les valorisations du miel : là où il n'y a pas d'apiculture, on trouve une mythologie du miel, et non de l'abeille¹. Or, deuxième facteur, la ruche est merveilleuse. La société des abeilles, avec ses castes, sa division du travail, son architecture subtile appelle toutes les projections anthropomorphiques. Les fourmis ou les termites mériteraient à cet égard un intérêt aussi grand, mais on ignore presque tout de leur vie jusqu'au XVIII^e siècle. L'apiculture enfin est, en elle-même, difficile à penser : drôle d'élevage, si proche non pas de la chasse, mais de la cueillette ou de l'agriculture !

Heureux hasard : ce sont des sociétés connaissant l'apiculture qui ont vu naître l'idée de science, alors même que se poursuivait en elles la longue carrière du mythe. Des sociétés qui ont mis l'écriture au service de la rationalisation des pratiques les plus diverses, du droit à l'agriculture, de l'économie domestique à la médecine. Dès l'Antiquité, l'abeille devient ainsi un objet pour la science autant que pour la technique, et se développent en parallèle les écrits d'histoire naturelle et les traités d'apiculture, chaque domaine se nourrissant de l'autre et apportant sa contribution au savoir apidologique.

Nous avons abordé dans une précédente étude la théorie aristotélicienne de la ruche², et il faut en rappeler ici quelques résultats. Retenons surtout que, si Aristote a voulu situer son propos en marge des anciennes croyances, certaines représentations traditionnelles se réfléchissent encore dans ses écrits. Contre sa volonté, le philosophe a contribué à donner forme à une pensée commune de l'abeille qui devait marquer durablement le savoir apidologique. Son œuvre a du moins une visée théorique. Partant des énoncés disparates d'un savoir diffus, il entend les mettre en ordre, éliminer les contradictions ou les spéculations sans fondement et parvenir à une interprétation cohérente des faits. C'est dans cet esprit, par exemple, qu'il examine la génération des divers habitants de la ruche et cherche à comprendre le rôle des "rois"³. Mais la "raison" d'Aristote reste marquée par le recours permanent à des arguments de type finaliste. Ainsi l'abeille (l'ouvrière) est-elle définie par une "vertu", la production de miel et l'épargne, qui marque à la fois son essence et sa finalité. L'ordre de la ruche est la condition de l'accomplissement de cette fin. La présence des bourdons, que rien ne justifiait à ses yeux au plan de la génération, se trouve ainsi expliquée : sans leur parasitisme, les ouvrières

deviendraient paresseuses, trahissant ainsi leur nature. L'apiculture, en privant la ruche d'une partie de ses réserves, prolonge l'ordre naturel et contribue à l'excellence de l'abeille.

On peut suivre cette tradition savante concernant l'abeille parmi les écrivains latins, en particulier les agronomes -Varron, Columelle, Palladius -, qui puisent volontiers dans l'œuvre d'Aristote. A ces techniciens, il faut ajouter un poète, Virgile, dont le quatrième livre des *Géorgiques* retiendra tout particulièrement notre attention. Du côté de l'histoire naturelle, Pline l'Ancien unit le savoir des agronomes à celui des anciens naturalistes⁴. Le point commun à tous ces textes est leur caractère érudit. Les écrivains latins transcrivent le plus souvent sans juger. Lors même qu'ils évaluent leurs sources, il est rare qu'ils disposent d'une théorie à substituer aux errements qu'ils condamnent. Le programme des traités d'agronomie est d'ailleurs bien différent de celui de l'histoire naturelle : orienté vers la pratique, il invite à recenser, sur le mode du conseil, des savoirs traditionnels dont la valeur n'est pas toujours assurée. Columelle, par exemple, ne manque pas, à plusieurs reprises, de faire état de son scepticisme devant les recettes qu'il signale⁵. Mais au nom de quoi pourrait-il les écarter ? Chaque tradition peut être créditée d'une parcelle de raison...

Plus encore que les textes d'Aristote, ceux des agronomes portent ainsi, en dépit de leurs prétentions savantes, la marque de tout ce qui, peut-être, ne s'écrivait pas, mais circulait de bouche à oreille - le mythe donc, ou ce qu'il en reste dans un savoir commun incapable de s'en détacher. On peut les considérer comme des réalisations d'un discours sur l'abeille extrêmement prévisible, porteur de tout ce qui, du mythe, pouvait échapper à la vigilance critique d'un romain cultivé. Un trait particulièrement révélateur de ce statut ambigu sera placé au centre de notre étude : c'est la question de la bougonie -la naissance d'un essaim à partir du cadavre d'un taureau sacrifié. Cette croyance, associée au mythe d'Aristée, est fort ancienne. Aristote, dont on connaît le mépris affiché pour les diseurs de mythes, ne la mentionne même pas dans les longues pages qu'il consacre à l'abeille. Au contraire, elle intervient chez tous les auteurs ultérieurs jusqu'au XVI^e siècle au moins, non plus à titre de mythe, mais de *recette* et seul, à notre connaissance, Columelle affirme clairement son scepticisme à son égard. Nous formulons donc l'hypothèse qu'elle doit avoir des liens très forts avec des représentations de l'abeille dont la tradition agronomique pourrait nous livrer la clé⁶. Aussi partons-nous des traités latins en cherchant à y découvrir un portrait de l'abeille qui, dans un second temps, sera mis en relation avec le mythe d'Aristée tel que Virgile nous le livre dans les *Géorgiques*. L'article de Marcel Detienne, "Orphée au miel"⁷ suffit à convaincre de l'importance des anciennes textures mythiques dans ce texte tardif. Il nous servira également de lien entre Rome et la Grèce.

Stratégies d'intégration

Le discours des agronomes latins sera analysé ici comme pourrait l'être le matériau d'une enquête auprès des apiculteurs. Il est même à certains égards plus riche que les collectes des folkloristes, qui privilégiaient les "croyances" et les "superstitions" au détriment de la description des techniques. Proche de la réalité de l'apiculture, il se présente à la fois comme un discours normatif et

comme l'ethnographie minutieuse du rucher antique : un rucher *idéal*, et cette différence suffit à faire ressortir les problèmes caractéristiques de la pensée de l'abeille.

Ainsi, on a souvent noté que l'abeille n'est pas à proprement parler un animal domestique. L'échange permanent des essaims entre le monde sauvage et celui de la pratique apicole suffit à rappeler son statut singulier. De plus, jusqu'à une période récente, les relations au miel prenaient à la fois la forme de la récolte et celle de la cueillette. Sur ce fond de dualité existent d'innombrables figures intermédiaires. Columelle, par exemple, expose longuement la méthode pour récolter des essaims sauvages (VIII). Les ruches, en certaines régions, sont des répliques des sites naturels élus par les abeilles : des troncs creux. On se contente même parfois d'installer dans le rucher le tronçon de l'arbre occupé par l'essaim⁸. La relation à l'abeille sauvage n'est cependant pas la forme normale que prend, en des régions où l'apiculture existe depuis la nuit des temps, le commerce de l'homme et de l'abeille. Mais si la pratique apicole elle-même implique la fréquentation inquiétante des marges de la culture, elle doit se prémunir contre les assauts déréglés de la sauvagerie et, en conséquence, multiplier les marques d'une intégration qui reste en vérité fort précaire.

Le problème est en somme de créer les conditions d'une symbiose de la ruche et de l'homme qui, si l'on en croit Aristote, peut s'inscrire dans l'ordre naturel. La chose est délicate, en raison précisément du statut ambigu de l'abeille. Il faut respecter ses goûts et ses phobies, aller au devant de ses désirs, en un mot déployer les artifices d'une *honnête séduction* : car l'insecte ne s'en laisse pas conter. Impossible d'aller contre sa nature. Au mieux peut-on lui donner les moyens de l'exprimer dans toute sa pureté. Et pourtant l'apiculture est, par principe, intéressée. Il y a donc comme un contrat tacite entre l'homme et de l'abeille : tu me donnes ton fruit, je te donne les moyens idéaux de le produire et de le préserver. Cet échange n'est possible que dans un espace contrôlé par l'homme, où pourtant il ne règne pas. Peut-il d'ailleurs tout ce qu'il veut ? Les agronomes latins ont dressé le tableau exhaustif de ses bonnes intentions.

Le rucher bien tempéré. Comment offrir aux abeilles le meilleur hébergement ? Les contraintes sont liées tout d'abord à une bonne distance du monde sauvage et de la terre cultivée. Le paysage apicole idéal conjugue les interventions de l'homme et les bienfaits de la nature. A l'enclos des abeilles, il faut des essences végétales particulières, les unes cultivées et les autres sauvages : un apiculteur exemplaire cité par Varron a ensemencé la plus grande partie de sa modeste propriété de thym, cytise et mélisse (XVI, 10). Pour rendre plus attrayantes les plantes cultivées aimées des abeilles, "certains broient du thym dans un mortier et le trempent dans de l'eau tiède dont ils aspergent les jeunes pousses plantées pour les abeilles (*ibid.*, 14)." La flore qu'elles affectionnent doit en même temps être distinguée des plantes marquées à l'excès par une intégration au monde de l'agriculture : Columelle signale la mauvaise qualité du miel dit *villaticum*, "recueilli sur les plantes potagères" et, selon un manuscrit, "sur les herbes bien fumées" (IV, 7).

Un point d'eau doit se trouver à proximité des ruches et, là encore, il faut aménager la nature : "Au milieu de l'eau, qu'elle soit immobile ou courante, jette en travers des troncs de saules ou de

grosses pierres comme autant de ponts où les abeilles puissent se poser et déployer leurs ailes au soleil d'été "(Virgile : v. 25-28, cité par Columelle). Le rucher doit enfin satisfaire à des conditions d'exposition et d'ensoleillement : chaud en hiver, frais en été, car "il faut bien prendre garde d'éviter que [les abeilles] ne meurent de chaleur ou de froid " (Varron, XVI, 37). De même, les ruches les moins recommandables sont celles de terre cuite, qui occasionnent des contrastes thermiques excessifs (*ibid.* : 17). Le froid rend les abeilles paresseuses, précise Columelle (VII, 5) : c'est dire qu'il les prive de leur vertu essentielle et qu'une mauvaise disposition du rucher peut avoir des conséquences redoutables. Il ne faut le placer ni trop près ni trop loin de la maison, mais, à tout prendre, une trop grande proximité vaut mieux qu'un éloignement excessif : pourquoi ne pas l'installer "pour plus de sécurité", sous le porche même de la ferme (Varron : XVI, 15) ? Et pourtant les abeilles ne peuvent être enfermées : ainsi, un mur trop haut, destiné à décourager les voleurs de ruches, les gênerait dans leur envol (Columelle, V, 3).

Au delà de leur aspect simplement pragmatique, ces prescriptions insistantes définissent ainsi l'idéal d'un rucher "bien tempéré", que l'on rapproche de l'espace domestique tout en lui laissant une ouverture sur les lointains. Le discours de la proximité est cependant dominant. Les anciens ne semblent pas avoir eu connaissance de la distance parfois très grande à laquelle les abeilles vont faire leur récolte. Ils prescrivent donc de leur aménager, ou de choisir pour elles, un espace bien singulier : une nature reconstruite, amendée, qui déploie à l'échelle d'un paysage l'artifice fondateur de l'apiculture elle-même⁹.

L'oeil et la main du maître. "Il importe surtout que le rucher soit sous l'œil du maître". Tel est finalement le maître-mot du long exposé de Columelle sur la situation optimale de l'enclos des abeilles (V, 2). Et jamais ce lieu commun de l'économie rurale ne mérite autant d'être pris à la lettre : car il y va d'un contrôle, symbolique il est vrai, de l'espace apicole. Séduites par un cadre que la nature même ne pouvait leur offrir, les abeilles restent des hôtes, pas des esclaves. La crainte de les voir s'enfuir est le leitmotiv de tous les traités. Le risque est toujours double : un rucher trop peu surveillé retourne progressivement à la nature, les essaims se perdent, les ruches, faiblement productives, ne permettent plus qu'une récolte dangereuse pour leur survie. Le mauvais apiculteur se verrait condamné à avoir avec ses abeilles la même relation qu'il aurait avec les essaims sauvages. A l'inverse, l'intervention intempestive de l'homme peut aboutir au même résultat. Ainsi en cas de prélèvement de miel excessif : assez curieusement, Columelle n'envisage pas le risque de condamner la ruche à mourir de faim. Les abeilles lésées, dit-il, risquent de d'enfuir découragées (XIV, 11). On redoute encore qu'elles supportent mal les déménagements, de rucher à rucher ou de ruche à ruche (Varron : XVI, 21). Mais le risque par excellence est lié à l'essaimage : alors plus que jamais l'abeille manifeste son incomplète domestication, et justifie par son comportement toutes les craintes (souvent mal fondées) que l'on avait à son égard. L'inflation des procédures de contrôle que présentent les anciens traités d'agronomie manifeste ainsi cette peur d'une dérive vers le monde sauvage. Les

ruches doivent être assidûment "visitées" tout au long de l'année. Le traité de Palladius est à ce point de vue le plus explicite, en raison de son plan calendaire :

Mars : soin que les abeilles n'aient pas la diarrhée (si c'est le cas, une nourriture adéquate peut les guérir). Ablation des rayons gâtés, nettoyage des ruches.

Avril : recherche des essaims sauvages. Nouveau nettoyage. Capture des teignes.

Mai : destruction des chefs en nombre excessif. Élimination des papillons.

Juin : première récolte du miel. Capture des essaims.

Août : destruction des frelons qui attaquent les ruches.

Octobre : seconde récolte du miel.

Novembre : nettoyage et calfatage des ruches¹⁰.

A ce programme déjà fort contraignant, le traité de Belleforest, au XVI^e siècle, ajoute encore, comme pour saturer le calendrier, nourrissements, nettoyages et fumigations qui se distribuent sur les cinq mois non mentionnés par Palladius. Chacune de ces interventions s'accompagne d'obligations presque rituelles : fumigations et aspersions de parfums sont conseillées *ad libitum*, ou presque : tous les dix jours, par exemple, pendant la période estivale (Columelle : XIV, 7). Cela se justifie par de bien étranges raisons. Au printemps, quand on nettoie les ruches, "elles peuvent être enfumées avec de la bouse de bœuf que l'on fait brûler : cette fumée convient particulièrement aux abeilles, comme si quelque affinité existait entre elles et les bœufs. Il faut aussi tuer les petits vers appelés chenilles et les papillons. Ces parasites, qui s'attachent généralement aux rayons, tombent si, à la bouse, on mêle de la moelle de bœuf, et qu'après y avoir mis le feu, on les expose à la fumée. Grâce à cela, les essaims seront plus forts [...] et auront plus d'ardeur pour se livrer à leur travail (XIV, 1-2)."

Il s'agit donc d'opérer, dans la ruche même, un partage entre une bonne part et une "part sauvage" : celle des parasites. Conformément à la logique que l'on a repérée dans les textes d'Aristote, le remède contre le désordre de la ruche conforte aussi l'abeille dans le meilleur de sa nature, l'aptitude au travail. Faut-il s'étonner que le bœuf fournisse la matière d'une médication aussi précieuse ? Columelle ne croit pas à la bougonie, mais la parenté de l'abeille et du bœuf conserve à ses yeux quelque chose d'une nécessité secrète : il revient au plus domestique et au plus travailleur des animaux¹¹ d'éloigner de la ruche les représentants du parasitisme et de la vie sauvage, en même temps qu'il transmet à l'ouvrière l'appoint de ses vertus, comme pour la tirer encore vers le monde de la culture.

Soumises à un contrôle aussi régulier, les ruches sont donc soustraites aux assauts de la nature sauvage et rapprochées de l'homme par les rituels répétés d'une sorte de magie propitiatoire : comment comprendre autrement des pratiques qui n'ont, pour la plupart, aucune utilité réelle ? L'apiculture moderne prescrit au contraire de limiter autant que possible les désordres que l'intervention humaine ne manque de susciter dans la vie de la ruche.

La parfaite harmonie. Ainsi apprivoisée, la ruche est préparée à jouer son rôle économique. La récolte du miel n'apportera-t-elle pas, malgré tout, un démenti flagrant à ce prudent équilibre entre

gestes de maîtrise et de signes de respect ? En fait, on l'a vu, l'apiculture apparaissait chez Aristote comme un prolongement de la nature, les prélèvements de miel permettant de soutenir l'abeille dans sa vocation de productrice et d'épargnante. Le signe le plus clair de la permanence de cette représentation est un fait de langage : Columelle, le premier à notre connaissance, désigne la récolte du miel comme une castration. L'apiculteur *châtre* les ruches. Le verbe *castrare*, employé pour désigner cette opération, est le même qui sert à désigner la castration du bétail. Jusqu'au XVII^e siècle, les traités d'agronomie reprennent ce langage, que l'on retrouve encore à la période contemporaine en plusieurs régions de France, en concurrence avec le verbe *tailler* qui a le même sens.

Ce vocabulaire suggère-t-il une violence faite à la ruche, ou décrit-il simplement de façon imagée la technique employée ? Il est vrai qu'en l'absence de ruches à cadres mobiles, l'apiculteur *taille* dans les rayons pour prélever sa part. Outre l'image de la castration, la taille évoque le traitement des arbres : en même temps que le miel, on retire de la ruche les rayons en mauvais état, comme des arbres le bois mort. L'essentiel nous semble cependant ailleurs : la taille des fruitiers et la castration du bétail visent, paradoxalement, une fécondité, que traduisent l'engraissement des animaux et le progrès de la fructification. Loin donc d'être conçue comme une violence, un acte anti-naturel, la castration a une signification positive. Elle parfait la nature. Claudine Fabre-Vassas a mis en évidence ce système de représentations à propos du cochon et même de l'enfant. On ne peut que renvoyer à son analyse ¹², et se contenter ici de la transposer au cas des ruches. Une ruche châtrée serait donc plus parfaite : rendue plus productive, elle réaliserait plus parfaitement le destin de l'abeille. La castration a enfin un autre effet : elle retire de l'animal une part de sauvagerie qui contredit sa nature d'animal domestique. La ruche "châtrée" est peut-être, elle aussi, rapprochée de l'univers des hommes et confirmée dans son appartenance à l'espace maîtrisé que la topographie du rucher avait défini.

Une ruche qui se laisse châtrer, enveloppée de fumigations traduisant l'ordonnance quasi rituelle de la communication entre l'homme et l'abeille, pourrait sembler domestiquée, gagnée à l'ordre humain d'une maîtrise de la nature. Mais les pratiques mêmes que l'on a étudiées étaient autant de symptômes d'une place incertaine de l'apiculture, sur une frontière qui n'accède jamais à la positivité d'un lieu. L'ambiguïté du statut de l'abeille se retrouve dans ses productions, la cire et le miel, tout comme dans sa reproduction. Ici encore la ruche unit, comme par miracle, les réalités les plus contradictoires : règnes végétal et animal, terre et ciel, feu et eau. Autant de nouveaux problèmes, qui enrichissent la pensée de l'abeille de significations supplémentaires.

Contradictions, conciliations

Animal et végétal. Le miel est, selon Columelle, "l'objet du travail de toute l'année"(XV, 1). On le conçoit, en effet, à en juger par la liste impressionnante des devoirs du parfait apiculteur ! Mais cette remarque exprime surtout la particularité des rythmes temporels de l'apiculture. Le miel se *récolte*, en une fois ou deux - Plinie et Columelle (XV, 1) emploient le mot *vindemia*. Il n'est pas une

richesse dont la jouissance accompagne l'activité productive, ou qui se répartit indistinctement sur toute une année. Les poules pondent plus ou moins en toute saison. Un cheptel ovin ou bovin, même s'il connaît un rythme saisonnier des naissances, est toujours une réserve alimentaire disponible. Au contraire la ruche mûrit à temps fixe son fruit, comme une plante. L'apiculture est un élevage bien proche de l'agriculture. On peut gérer la fécondité des ruches comme celle du sol : "de même, écrit Varron, que l'agriculteur qui laisse reposer ses terres récolte plus de blé après ce repos, de même dans le cas des ruches, si l'on n'enlève pas le miel chaque année, ou si l'on n'en prend pas la même quantité, on aura des abeilles plus travailleuses et d'un meilleur produit (XVI, 33)." Enfin, les problèmes de température et d'humidité que posent la démographie de la ruche et la richesse de la miellée sont plus caractéristiques des plantes que des animaux. Bien plus que les autres animaux d'élevage, l'abeille est sujette aux aléas climatiques, ou à leurs effets sur la végétation. La maladie des plantes (la rouille, liée à un excès d'humidité) devient maladie de la ruche ; l'humidité favorise la prolifération du couvain, et non la miellée¹³ : image, peut-être, d'un excès végétatif s'opposant à l'équilibre qui conditionne un bon rendement.

Cette ambiguïté trouve un prolongement dans les théories de l'origine du miel et de la cire. Pour les Anciens en effet, le miel est une rosée tombée du ciel, qui possède cependant quelques caractères des plantes sur lesquelles elle est recueillie. Il pose en vérité un problème taxinomique : production animale, ses qualités sensibles en font une substance proche du végétal. Aucun autre produit d'origine animale n'est franchement sucré, alors que le sucre abonde dans les plantes. Théophraste marque bien cette difficulté lorsqu'il prête au miel trois origines : il provient "des fleurs et des autres choses sucrées ; de l'air lorsque l'humeur qui est en lui tombe, cuite par le soleil, ce qui se produit surtout en été ; des roseaux." ¹⁴ Le miel de roseau n'est-il pas le sirop de sucre de canne ? Quoi qu'il en soit, l'abeille est toujours une collecteuse, et non une productrice. Et le miel est clairement rapproché du règne végétal.

L'origine de la cire pose un problème analogue. Les auteurs admettent en général qu'elle est fabriquée à partir du pollen des fleurs. Mais elle est aussi considérée comme une substance animale "engendrée" par les abeilles : cette représentation jouera un rôle considérable dans la symbolique chrétienne. Notons enfin que la théorie (rejetée par Aristote, et promise pourtant à une longue carrière) selon laquelle le couvain est recueilli dans les fleurs obéit à la même logique. Les nymphes sont "pétrées" comme les alvéoles. L'abeille apparaît donc toujours à la rencontre du monde végétal et du monde animal, capable même de passer de l'un à l'autre. N'y a-t-il pas là un nouvel aspect de sa nature merveilleuse ?

Un détour par la pensée chrétienne permet de voir plus clair dans ce système de représentations. Celle-ci accorde en effet une place considérable à l'idée de la virginité des abeilles : *Apis sine coïtu nascitur*, lit-on dans le *De bestiis et aliis rebus* ¹⁵. La principale source des auteurs chrétiens est Virgile, qui, seul parmi les agronomes latins, reprend cette vieille théorie également connue de Théophraste¹⁶ : les abeilles sont vierges parce qu'elles naissent soit d'une semence recueillie sur les

fleurs, soit du cadavre d'un bœuf mort. Ces deux conceptions sont juxtaposées dans les *Géorgiques*, où Virgile, peu avant de rapporter les techniques de la bougonie, écrit : "elles ne s'abandonnent point à l'accouplement, elles ne s'énervent point indolentes au service de Vénus, et ne mettent pas leurs petits au monde dans les douleurs ; mais toutes seules, elles recueillent avec leur trompe les nouveaux-nés issus des feuilles et des herbes suaves" (198-200).

Le dénominateur commun de ces représentations par ailleurs fort contradictoires réside dans l'exclusion de la reproduction sexuée. L'ouvrière androgyne d'Aristote peut ainsi devenir chez les auteurs chrétiens une vierge qui conçoit. Mais, si cette image suffit à évoquer la mère de Dieu, elle reste assez peu productive dans la perspective de la seule génération : l'abeille engendre l'abeille, et la vierge la vierge. Or la comparaison de Jésus à une abeille, si elle est attestée, reste très marginale. Heureusement, l'abeille engendre aussi la cire. Et la cire peut être comparée au corps du Christ : cette idée est au centre de la symbolique du cierge pascal ¹⁷.

Un lien se forme ainsi entre la production de cire et la virginité des abeilles. De plus, le mode de reproduction virginal, qui contourne en somme la sexualité, rapproche encore l'abeille du monde végétal. Cette conception apparaît surtout dans des témoignages indirects. Columelle décrit dans le langage de l'arboriculture la prolifération des colonies : l'apiculteur, dit-il doit avoir soin de "faire provigner les rejetons" (*soboles propagare*, III, 4), c'est-à-dire d'installer les nouveaux essaims. Quand la ruche est opulente, écrit W. Frantze, les abeilles "poussent un rejeton"¹⁸. En vérité, ces organismes collectifs que sont les ruches ne semblent pas s'engendrer par filiation au sens strict. Le modèle du bouturage semble plus adéquat.

La génération de l'abeille implique ainsi le passage d'un monde dans l'autre, la graine végétale devenant semence animale. La bougonie opère le trajet inverse : de la chair naît un essaim que le langage poétique de Virgile situe dans l'ordre du végétal : les abeilles "font ployer les branches en y suspendant leur *grappe*" (555-558). Par ses produits comme par son mode de génération, l'abeille semble donc vouée à conjoindre des réalités d'ordinaire séparées. Ce qui dans les exemples précédents reste proche des données empiriques apparaît mieux encore lorsque les termes à conjoindre sont le ciel et la terre, l'humain et le divin.

Le miel céleste. " Je serais disposé à considérer comme des licences poétiques plutôt que des choses dignes de foi les traditions fabuleuses sur l'origine des abeilles que Hygin n'a pas cru devoir omettre" : ainsi Columelle prétend-il encore, après Aristote, refaire le partage entre un savoir qu'il veut surtout pratique et les mythes (I, 2). L'itération du même geste est en elle-même significative : il est bien difficile de parler de l'abeille sans raconter des fables !

Entre la théologie et l'histoire naturelle se déploie l'univers ambigu de la cosmologie. Et c'est elle qui fournit tout naturellement ses cadres à une théologie implicite de l'abeille. Revenons tout d'abord à l'origine céleste du miel. Pour Aristote, le phénomène n'a rien d'une merveille. Les *Météorologiques* témoignent assez de la facilité avec laquelle il peuple l'atmosphère de substances variées, l'air n'étant qu'un mélange des quatre éléments. "Le miel, écrit-il, est ce qui tombe de l'air, principalement au lever

des constellations ou quand l'arc-en-ciel se déploie ; et, d'une façon générale, il n'y a pas de miel avant le lever des Pléiades (*Histoire des animaux*, V, 653 b, 29)." Ce texte unit confusément deux "étages" cosmiques, l'air et l'arc-en-ciel appartenant au ciel des météores, région supérieure du monde sublunaire ; les constellations au monde céleste. On pourrait le "rationaliser" en ne voyant dans la référence aux constellations qu'une indication calendaire. Mais une autre cosmologie, bien peu aristotélicienne, semble ordonner ce passage.

En premier lieu, les Pléiades et l'arc-en-ciel se répondent comme deux figures de la continuité. La constellation "nuageuse" s'oppose au caractère discret des autres astres ¹⁹ : elle est même une sorte de météore dans le ciel astronomique ; l'arc-en-ciel unit à la confusion du chromatisme l'idée d'un lien entre le ciel et la terre. Surtout, le moment du "lever des constellations" ne correspond à aucun moment particulier de l'année ; il suggère, dans une cosmologie très naïve, une proximité momentanée du ciel et de la terre. En un mot, il y a là trois figures de la conjonction, qui se concrétisent en quelque sorte dans le miel. Pline, reprenant ce passage, lui donne une coloration cosmologique encore plus forte :

"Cette substance vient de l'air, surtout au lever des constellations, principalement quand Sirius est dans tout son éclat, jamais avant le lever des Pléiades, et vers le point du jour. Aussi trouve-t-on alors, à la première aurore, les feuilles des arbres humectées de miel ; et ceux qui, le matin, se trouvent en plein air s'aperçoivent que leurs vêtements sont enduits et leurs cheveux collés par une substance liquoreuse, sueur du ciel, ou espèce de salive des astres, ou suc de l'air qui se purifie; et plutôt au ciel que le miel fût pur, limpide et naturel tel qu'il a coulé d'abord ! Mais tombant d'une aussi grande hauteur, et se salissant beaucoup dans sa route, infecté par les exhalaisons terrestres qu'il rencontre, butiné en outre sur le feuillage et les herbages, accumulé dans les petits sacs des abeilles - elles le vomissent en effet par la bouche - altéré de plus par le suc des fleurs, macéré dans les rayons des ruches, et modifié mille fois, il procure encore un grand plaisir, effet de sa nature céleste."²⁰

La référence à Sirius résulte, pense-t-on, d'un manuscrit défectueux (*sirios* pour *iris*). Elle n'est cependant pas sans signification. Pline décale en effet, sans équivoque possible, d'un rang vers le haut la source du miel. Le miel pur est céleste. Celui que nous mangeons est un mélange, altéré par les substances impures de ce bas monde. Il n'en reste pas moins marqué par son origine dans ce qu'il a de meilleur. Cette pensée du mélange conduit Pline à classer les miels en fonction de l'importance relative de l'élément céleste. Ainsi du miel d'été, recueilli "quand Sirius est dans tout son éclat", il peut écrire :

"C'est dans ce produit que la nature a le mieux révélé aux hommes sa merveilleuse industrie, mais la fraude des hommes falsifie et détruit tout. En effet, après le lever de n'importe quelle constellation, mais surtout des plus illustres, ou après l'apparition de l'arc-en-ciel, s'il ne survient pas de pluie mais que la rosée s'échauffe aux rayons du soleil, ce sont des médicaments, non plus des miels, qui se font, donc célestes, pour les yeux, les plaies, et les organes internes. Si on recueille ces miels au lever de Sirius, et que le lever de Vénus, ou de Jupiter ou de Mercure, tombe le même jour, ce qui arrive souvent, la douceur de cette substance, et la vertu

qu'elle possède pour arracher les hommes à leurs maux et à la mort, ne sont pas moindres que celles du nectar divin (XI, 36-37)."

Une pensée de la maturation, ou de la coction rejoint ici les préoccupations cosmologiques. Mais la théologie fait aussi son entrée. Issu du ciel, le miel en apporte les qualités de permanence et donc d'immortalité. Il peut être comparé à la nourriture des dieux. Quant au fond, Pline et Aristote se rejoignent sur un point essentiel : leur théorie du miel relève d'une cuisine cosmique, où le feu céleste et l'humidité jouent un rôle central. Dans le miel, le feu se fait liquide, ou, pour respecter un peu mieux le système aristotélicien, disons qu'il s'approprie une chaleur qui n'est pas liée à l'élément igné, chaud et sec ²¹. Cette chaleur est justement celle qui engendre la vie. On retrouve ainsi, dans le champ de l'histoire naturelle, l'image d'un miel principe de vie, nourriture d'immortalité.

La mythologie grecque et la mythologie amérindienne se rejoignent par ailleurs dans leur association des abeilles aux Pléiades ²²: image, peut-être, de la ruche, dépassant l'opposition de l'un et du multiple. Mais les romains ont uni l'abeille à un autre astre : Sirius, l'étoile de la canicule. Sirius est, selon Pline, l'étoile des riches miellées, et ce d'autant plus qu'elle se conjoint à une planète. Une manifestation anormale du feu céleste induit ainsi un progrès dans la qualité ou la quantité du miel. Cela se comprend dans le cadre de la théorie de Pline : plus les astres seront nombreux et brillants, plus ils sueront... On peut cependant se demander si l'insistance de cette idée n'a pas une motivation plus essentielle.

Les abeilles ont en effet un lien intime avec le feu du ciel. La chaleur du soleil peut les ressusciter (Varron, XVI, 38). "L'abeille, écrit Hildegarde de Bingen, est de la chaleur du soleil, et elle aime l'été, mais elle possède aussi une chaleur qui s'épuise vite, au point qu'elle ne peut supporter le froid." Un copiste médiéval précise encore en marge de ce texte : "Le miel que préparent les abeilles est très chaud ²³." Il faut donc ajouter aux cousinages cosmiques de l'abeille une parenté avec le soleil et toute la gamme des qualités qui lui sont jointes : chaleur précieuse, lumière dorée... Le roi de bonne race, selon Virgile, "jettera les feux de ses mouchetures incrustées d'or (93-93)". De même, alors que les bonnes ouvrières "jettent les feux de leurs corps tachetés de gouttes d'or symétriques", les abeilles dégénérées sont "semblables au crachat que le voyageur altéré, qui vient de marcher dans une poussière épaisse, rejette de son gosier desséché" (97-99). "Les *exempla* médiévaux étendent ce réseau jusqu'à l'obscurité secrète de la ruche. Dans le miracle-type de l'hostie consacrée sauvée de la profanation par les abeilles, la cire devient l'or dont est construit le tabernacle protégeant le corps du Christ ¹³. La cire enfin produit le luminaire de l'église, comme pour rendre au ciel la part de lumière que les abeilles avaient dérobée.

Être de lumière, l'abeille manifeste en cela ses liens avec le ciel. Maurice Maeterlinck, bien averti pourtant de l'amour des essaims pour les sites obscurs, ne peut s'empêcher de reprendre à son tour le lieu commun dans son introduction à *La vie des termites* : "Le livre fera, si l'on veut, le pendant de *La vie des abeilles*, mais la couleur et le milieu ne sont pas les mêmes. C'est en quelque sorte le jour et la nuit, l'aube et le crépuscule, le ciel et l'enfer. D'un côté, du moins à première vue et à condition de ne pas trop approfondir, car la ruche elle aussi a ses drames et ses misères, tout est lumière,

printemps, été, soleil, parfums, espace, ailes, azur, rosée et félicité sans égale parmi les allégresses de la terre. De l'autre, tout est ténèbres, oppression souterraine, âpreté, avarice sordide et ordurière, atmosphère de cachot, de baignoire et de sépulcre [...]."²⁵ Certes, l'auteur reconnaît aux termites un sens du sacrifice plus accompli encore que celui des abeilles, et une misère qui les rapproche de l'humaine condition. Mais sachant qu'avec la science de son temps il tient les termites pour des êtres coprophages réduits à consommer leurs propres excréments, on peut lire dans ce texte l'esquisse d'une assez belle mythologie !

L'abeille et Pythagore

Divine, l'abeille, au dire d'Aristote, et céleste son miel... Conciliant les contraires, livrant aux hommes la substance même du ciel, elle fait signe vers un monde qui ignore l'âpreté et les turpitudes du règne de Zeus. Selon un récit étimologique du XIX^e siècle, l'abeille serait le seul animal à avoir suivi Adam dans son exil du Paradis terrestre ²⁶. Le miel qu'elle produit rend aux hommes un peu de la douceur du paradis perdu. Pour les Anciens, ne serait-elle pas aussi comme un vestige de l'Age d'Or, évoluant dans un univers ordonné par des valeurs plus hautes que celles de notre monde déchu ?

"Elles produisent une substance qui, parce qu'elle est la plus douce de toutes, convient aussi bien aux dieux qu'aux hommes ; car le rayon trouve sa place sur les autels et le miel au commencement des festins et au second service " Ainsi Varron (XVI, 5) rend-il hommage à l'industrie merveilleuse des abeilles dans son bref exposé de leur "incroyable" nature. Le sacrifice de miel rend aux dieux ce qui, en quelque manière, leur appartient. Nourries elles-mêmes de miel ou de substances végétales, les abeilles sont strictement végétariennes : "on ne les voit-on jamais se poser, comme les mouches, sur la viande, le sang ou la graisse, mais seulement sur les corps d'une saveur douce (*ibid.*, 6)." "Elle n'a pas besoin de Pythagore comme conseiller", précise Elie ²⁷. N'est-elle pas, en effet, spontanément portée à conformer sa vie aux préceptes du sage? Cette hygiène alimentaire s'accompagne d'un grand souci de pureté : que d'éloges de la propreté de la ruche, et de prescriptions invitant l'apiculteur à la respecter !

La ressemblance de l'abeille et des pythagoriciens ne s'arrête pas là. Comme eux l'abeille est mathématicienne : "Les cellules d'un rayon n'ont-elles pas six côtés, autant que l'abeille a de pattes ? Les géomètres démontrent que cet hexagone inscrit dans une figure circulaire occupe le plus d'espace (Varron, XVI,5)." "Elles jouissent de connaissances en géométries et composent de gracieuses figures qu'elles regroupent en beaux ensembles, et cela sans avoir notion de l'art et des règles et sans l'instrument que les sages appellent "compas" (Elie, V , 13)." Ici encore se réalise donc spontanément ce qui, chez l'homme, exige l'effort d'un apprentissage et l'artifice d'une technique.

Pythagore est connu pour sa contribution à la théorie musicale, et la musique joue dans sa pensée un rôle important. Dans les traditions fantastiques attachées à son nom, on découvre qu'il savait écouter la musique des sphères, et soigner les malades en leur faisant écouter de douces mélodies ²⁸. Les abeilles ont, elles aussi, plusieurs affinités avec le monde de la musique. On connaît bien sûr les techniques destinées à faire poser les essaims en organisant une sorte de charivari -

technique dont on nous a confirmé il y a peu l'efficacité. Que la chose soit ou non avérée, on s'est interrogé depuis l'Antiquité sur la cause du prodige. Aristote hésite encore : les abeilles aiment-elles ce vacarme plus ou moins musical ou en sont-elles effrayées (*Histoire des animaux*, IX, 627a, 15)? Varron tranche en faveur de la première hypothèse : "Elles sont à bon droit appelées les oiseaux des Muses, car, quand elles sont dispersées, on les rassemble vite en frappant en cadence sur des cymbales ou dans les mains (XVI, 7)." Elien renchérit, leur prêtant un "amour pour le chant et la musique" : quand elles vagabondent, "les apiculteurs font un son répété mélodieux et rythmique, et elles sont attirées comme par le chant d'une sirène" (V, 13). De la musique des sphères, les abeilles n'entendent peut-être rien, mais elles ont malgré tout quelque lien secret avec les grands cycles cosmiques : "elles sont devineresses, écrit Elien, au point qu'elles peuvent connaître à l'avance la venue des pluies et du gel" (I, 11). L'insistance sur l'inscription calendaire de leur activité va dans le même sens.

Enfin, comme les anciens sages, les abeilles sont chastes et tempérantes. Cela permet de comprendre leur aversion pour les parfums artificiels des débauchés, qu'elles ne manquent jamais de pourchasser. Elles ne sont attirées par les bonnes odeurs naturelles : celles des fleurs, de la mélisse, de leurs propres produits, que l'on place dans les ruches servant à recueillir les essaims (Varron, XVI, 22). Elles vivent dans un monde parfumé, où l'harmonie de l'architecture rencontre celle de la musique qu'elles émettent : un bourdonnement souvent comparé au son de la trompette (*ibid.*, 9), et que les auteurs chrétiens élèveront à la dignité d'hymnes au Seigneur²⁹. Bref, on peut dire avec W. Frantze que l'abeille "se délecte de l'harmonie et du nombre" (*op. cit.*, p. 686)...

Voilà donc l'abeille dans un monde par elle construit et ressemblant à l'utopie que pourrait rêver un pythagoricien : parfums et nourriture végétarienne abolissant la distance où le sacrifice carné a situé les dieux ; musique et géométrie rendant sensible l'essence même des choses ; savoir du ciel intégrant la vie aux grands rythmes cosmiques... Par delà les partages porteurs de déchéance, l'abeille semble renouer avec un âge du monde où naturel et divin sont encore unis. Peut-être faut-il comprendre dans ce contexte qu'elle soit amie de la vérité : elle abhorre le parfum trompeur qui cache mal l'odeur de la débauche, elle redoute l'écho - figure sonore de l'artifice (Varron, XVI, 12). Elle est aussi amie de la justice : selon Pline, une colonie peut mourir à la suite d'un partage frauduleux (XI, 44). Quant à la politique de la ruche, elle est digne du temps de Cronos : son chef, selon Elien, a "toutes les qualités civiques et royales" que les philosophes reconnaissent aux grands gouvernants (V, 11).

La bougonie, enfin...

Ce qui précède devrait maintenant nous permettre d'aborder la mythologie de l'abeille proprement dite, du moins la question de la bougonie³⁰, qui intervient dans nos textes à la fois comme mythe d'origine et comme technique. Il est vrai que le mythe d'Aristée semble oublié des auteurs qui font de la naissance merveilleuse des abeilles le paradigme d'une série comprenant

également la guêpe et parfois le frelon : "Les guêpes naissent du cheval et les abeilles du boeuf (Varron, XVI, 4)." Ovide, après une rapide présentation de la bougonie, écrit : "Enfoui dans le sol, le coursier belliqueux engendre des frelons (*Métamorphoses*, XV : 368)." Selon Isidore de Séville enfin, les frelons naissent des chevaux, les bourdons (?) des mulets, les guêpes des ânes³¹. Tout cela n'est pas dépourvu de logique : les abeilles naissent d'un animal par excellence nourricier, tandis que les insectes improductifs s'engendrent d'un bétail plus ou moins stérile, et les plus dangereux d'un animal employé à la guerre. Il se peut que Virgile lui-même adhère à une théorie de la génération spontanée car il faut, suggère-t-il, la vitalité de jeunes taureaux pour *animer* l'essaim innombrable. En dehors du mythe proprement dit, la technique semble ainsi déployer l'horizon en partie autonome d'une "rationalité": remotivation, peut-être, qui ne permet par conséquent pas d'aborder le mythe dans son contexte originel. Commençons du moins par examiner si la "technique" elle-même révèle quelque cohérence symbolique.

Des ventres merveilleux. Selon Varron, les ruches sont nommées *alvi*, c'est à dire *ventres*, "à cause de la nourriture, le miel, [qu'elles contiennent]". Et il précise : "il semble que la raison pour laquelle on les fait très étroites au milieu est qu'ainsi elles puissent imiter la forme des abeilles [ou : d'un ventre]"(XVI, 15). Cela fait penser, en effet, à un type de ruches connu encore en certaines régions au début de ce siècle : ruches de vannerie comportant à mi-hauteur une dépression parfois appelée la *taille* de la ruche. Certaines sont presque anthropomorphes, leur forme évoquant celle d'une marotte de couturière³².

Après avoir résumé en peu de mots la technique de la bougonie, telle qu'on la trouve chez Démocrite, Magon et Virgile, Columelle écrit : "Magon affirme même que l'on peut obtenir le même résultat avec les entrailles (*ventribus*) des animaux (XIV, 6)." Et c'est du ventre des victimes ("de leurs flans écartés") que, dans la description de Virgile, s'envole l'essaim nouveau. Les viscères sont sans doute le lieu où se produit le plus vite la putréfaction source de vie. Mais ce détail n'a-t-il pas une autre signification ? Selon un récit étiologique recueilli au XIX^e siècle en Ukraine, les essaims seraient nés des intestins de saint Pierre suspendus par le Christ à un poirier³³. En Lettonie, au Moyen Age, on éviscérait les voleurs de ruches après les avoir attachés à un arbre creux peuplé d'abeilles (Z. Ligers, *op. cit.*, p. 480). Voilà bien des références aux entrailles! Comment les interpréter ?

Une théorie commune de l'origine du miel le présente comme l'excrément des abeilles : un excrément paradoxal, puisque comestible, parfumé, aussi pur que celles qui le produisent. La bougonie répète exactement le processus : comme le miel naît des entrailles de l'abeille, celle-ci naît des entrailles du bœuf. Elle est, d'une certaine façon, un intestin "renversé", qui opère le même miracle que la bougonie, et renverse pareillement toutes les qualités sensibles. Cette inversion se retrouve dans les pratiques : l'intestin du bœuf produit la bouse dont on enduit les ruches de vannerie³⁴. L'excrément devient ainsi non plus un contenu, mais le contenant qui isole l'abeille du monde extérieur. Et si la ruche est un ventre, le miel qu'elle contient occupe la place des excréments...

Ces hypothèses se heurtent cependant à une objection : les grecs, à notre connaissance, n'ont jamais dit que le miel était l'excrément de l'abeille. Du moins savaient-ils qu'il est régurgité par les ouvrières. A ce titre, il apparaît bien comme le produit d'une "digestion" renversée. Quant à l'excrément des abeilles, existe-t-il vraiment ? Selon Aristote, elles en évacuent seulement à l'état de larve, mais il parle un peu plus loin des excréments des adultes ³⁵. Columelle, de son côté, conseille à ses lecteurs d'élection -des agriculteurs pragmatiques- de ne pas se soucier de savoir "si elles vomissent le miel par la bouche ou le rendent par quelque autre partie" (II, 4). La référence à une théorie du miel-excrément semble ici beaucoup plus probable.

Feu et eau, haut et bas. Peut-on aller plus loin dans l'analyse ? Dans ce qui précède, la bougonie semble saisie dans un espace intermédiaire entre mythologie et histoire naturelle mais, à côté de remotivations ou rationalisations toujours plus marquées dans les sources tardives ³⁶, persiste peut-être un réseau de représentations impliqué dans la genèse même du mythe. Ces deux niveaux ne se confondent jamais autant que dans les *Géorgiques*. Une hypothèse : son discours de l'abeille ne serait-il pas une sorte de commentaire de leur engendrement fabuleux, ou plutôt une "mise en contexte" de ce prodige ?

Les *Géorgiques* présentent, par rapport au fond commun du discours des agronomes, quelques petites distorsions. Cela ne tient pas essentiellement au caractère poétique de l'œuvre, à la liberté plus grande par rapport aux faits qui résulterait d'un souci d'enjoliver. Si le genre poétique appelle la métaphore et le jeu conscient du symbolisme, il reste pris dans une activité catégorisante qui est celle d'une pensée mythique partagée. La langue poétique n'est donc pas arbitraire ou artificielle, au moins au niveau où nous l'étudierons : elle apparaît plutôt comme le lieu d'une manifestation plus riche du savoir commun, les inventions apparentes révélant mieux encore ses soubassements symboliques. L'étude des *Géorgiques* devrait donc nous permettre de mettre le mythe de la bougonie en rapport avec l'image de l'abeille dont nous avons jusqu'ici cherché à préciser les traits.

Au moment de l'essaimage, écrit Virgile, "lorsque cette jeunesse échappée des rayons prendra ses ébats, la rive proche les invitera à se soustraire à la chaleur"(21-23). Sur les ponts jetés par le bon apiculteur au dessus du point d'eau, les abeilles pourront "se poser et déployer leurs ailes au soleil d'été", ou se sécher si la rosée les a mouillées (27-29). Il est pour le moins étrange que les abeilles viennent se sécher dans un lieu humide... Ce contraste se retrouve dans la description de l'essaimage : lorsque l'essaim "déjà échappé de la ruche vogue vers les astres du ciel dans l'air limpide de l'été, [...] ce sont toujours des eaux douces et un abri de feuillage qu'il veut atteindre (58-62)." Une *tiédeur humide* est donc le site idéal de l'abeille: nous avons déjà rencontré cette idée, mais jamais avec une telle force. Ce "climat" idéal est aussi celui de la ruche : "le froid de l'hiver solidifie le miel, de même que la chaleur l'amollit et le rend liquide. L'un et l'autre inconvénient sont pareillement à craindre pour les abeilles (35-37). La consistance normale du miel est intermédiaire entre le solide et le liquide et correspond à une chaleur moyenne. Dans un miel mou parce que tiède s'équilibrent les qualités contraires du feu et de l'eau.

Eau et feu, nous les trouvons encore associés à la pensée de la génération : "Quand le soleil d'or a mis l'hiver en fuite [...], quand il a ouvert le ciel en y lançant la lumière de l'été, aussitôt les abeilles parcourent les pacages et les bois, butinent les fleurs éclatantes et d'une aile légère effleurent en y buvant la surface des cours d'eau. Ainsi transportées de je ne sais quelle douce ardeur, elles choient leur progéniture et leur nid ; ainsi elles façonnent avec art la cire nouvelle et pétrissent le miel consistant (51-57)." Nous apprenons plus loin qu'elles "recueillent avec leur trompe les nouveau-nés issus des feuilles et des herbes suaves (200-201)." C'est dans la chaude lumière du soleil qu'elles viennent effleurer la surface des eaux (*summa flumina*), sans se laisser séduire par les hauteurs d'un "ciel ouvert". Et cet espace tempéré est aussi celui du miel et du couvain : il est bien celui de la *vie* des abeilles.

A l'équilibre de l'eau et du feu répond encore, comme on l'a suggéré, une moyenne sur l'axe vertical. L'essaim échappé de la ruche menace un instant de s'enfuir "vers les astres du ciel" (58) ; les batailles stériles entre colonies se déroulent "dans les hauteurs de l'éther" (78), et, pour éviter que l'essaim ne prenne "la route des airs" (*altum iter*, 107), il faut parfois priver le roi de ses ailes. L'art de l'apiculteur est de faire en sorte que l'essaim se pose. Il ne doit pas aller trop haut. Inversement, le trop bas est à craindre : "méfie-toi d'un étang profond, [...] ou d'un lieu où tout ébranlement fait résonner des roches creuses." Ces deux précautions n'existent que chez Virgile ³⁷, juxtaposées aux données traditionnelles sur les méfaits de l'odeur des bourniers et de l'écho (48-50). Elles offrent peut-être la clé d'une des croyances les plus énigmatiques, présente dans les *Géorgiques* comme dans toute la tradition : que l'odeur des écrevisses grillées est néfaste aux abeilles. Un animal des profondeurs aquatiques, de l'ordre des *insecta*, se trouve alors soumis à une chaleur excessive : il y a là une situation contradictoire avec l'humidité tiède et l'espace médian qui définissent l'abeille!

Par tous les traits que nous venons de voir s'est dessinée une conjonction de qualités sensibles caractéristique : une place de l'abeille, ni trop haut ni trop bas ; une rencontre très spécifique du feu et de l'eau, du chaud et de l'humide. Ces éléments confirment, sur l'essentiel, ce que nous avons pu conclure du discours simplement technique des agronomes. Ne sont-ils pas également à l'œuvre dans la description de la bougonie ? Notons d'abord que c'est le sang (*cruror*) des taureaux qui engendre les essaims (284) : la théorie des humeurs le définit par la chaleur et l'humidité. La bougonie est ensuite présentée comme le seul moyen de se procurer des abeilles dont disposent les Égyptiens. Or l'Égypte est une anomalie dans l'ordre des liens entre ciel et terre, chaleur et humidité ³⁸ : elle est le pays torride où il ne pleut pas, toute l'eau dont elle dispose lui venant du Nil. Virgile insiste d'ailleurs sur la forme excessive de cette humidité, et sa référence à la proximité des "Indiens basanés" évoque peut-être celle des fournaises d'un Sud invivable (287-294). Ce double excès semble interdire la naissance naturelle des abeilles : l'Égypte serait plutôt la terre des écrevisses brûlées ! Il faut donc y produire artificiellement les conditions de leur génération.

La description de la technique fantastique multiplie de son côté les figures du paradoxe et du passage. On choisit "un espace restreint, que l'on réduit encore pour l'usage même qu'on veut en

faire". Fermeture hyperbolique ? Non, car il est aussi ouvert aux quatre vents. Le veau choisi est déjà un bœuf ; "on l'étouffe, en dépit de sa résistance". Il est ensuite traité à l'inverse de la bête sacrifiée, que l'on ouvre et découpe : naseaux et bouche obstrués, il est abattu par des coups qui laissent intacte son enveloppe externe. Il est destiné à pourrir, mais on le pose sur un lit de plantes aromatiques. Cela se fait à la jointure de deux saisons. Le liquide générateur se forme dans les parties les plus dures : les os. Enfin, les insectes s'envolent vers le ciel, mais sont comparés à une averse "lâchée par les nuées d'été". On comprend que Virgile s'inquiète de l'origine de "cette étrange pratique"!

Et voici donc le mythe d'Aristée. Celui-ci, ayant perdu ses abeilles, va consulter sa mère Cyréné, qui habite les profondeurs d'un gouffre aux sources d'un fleuve. Il lui rappelle qu'Apollon est son père. Touchée de compassion, sa mère le fait descendre auprès d'elle au fond du fleuve. Invité à un festin sub-aquatique, il voit brûler les feux du sacrifice, et sa mère verser trois fois "du nectar limpide sur le feu de Vesta". Cyréné le dirige alors vers Protée le devin. Lui aussi habite un gouffre. Son char est traîné par des êtres mi-poissons, mi-chevaux. Il est le berger des troupeaux de phoques de Neptune. Omniscient, il ne livre son savoir que contraint. Comment rencontrer ce personnage fantastique ? "Moi-même, dit Cyréné, lorsque le soleil aura allumé ses feux de midi, à l'heure où les herbes ont soif, où déjà le bétail préfère l'ombre, je te conduirai dans le réduit du vieillard..." Et gare à ses métamorphoses : "ou bien il fera entendre le pétilllement vif de la flamme et cherchera de cette façon à s'échapper aux liens, ou bien, se dissolvant en minces filets d'eau, à disparaître." La scène de la rencontre confirme ce tableau : "Déjà le dévorant Sirius qui brûle les Indiens assoiffés brillait dans le ciel, et le soleil en feu avait achevé la moitié de sa carrière ; les herbes se desséchaient et les rayons cuisants surchauffaient jusqu'à la vase le lit des fleuves dans leur embouchure à sec ; c'est alors que Protée, gagnant au sortir des flots son antre accoutumé, s'avavançait ; autour de lui la gent humide du vaste océan bondit et fait gicler au loin une rosée amère. Les phoques s'étendaient ça et là sur le rivage pour dormir..." Protée, surpris et lié, se transforme comme prévu en feu et en eau courante. Il darde sur Aristée "ses regards brûlant d'une lueur glauque".

Ces textes se passent presque de commentaire. L'itinéraire qui doit conduire Aristée à retrouver ses ruches apparaît comme un long voyage au cœur des contradictions marquant la naissance des abeilles et comme surmontées en elles et dans leurs produits. Ce qu'Aristée affronte d'abord sous des formes extrêmes, il le retrouvera enfin dans la forme moyenne que constitue l'abeille elle-même.

Le miel et la viande. Reste à examiner la logique de la première bougonie. Elle se présente en effet comme un sacrifice aux Napées, c'est à dire aux nymphes des vallons boisés, dont le courroux a fait mourir les abeilles. Ce sacrifice est singulier, puisqu'il n'implique aucun partage entre les hommes et les dieux. De plus, rien ne se passe comme dans la description de la technique donnée un peu plus haut : le sang est répandu, les animaux sont laissés en plein air, la saison n'est pas la même (534-559)... Pourquoi Virgile présente-t-il deux versions aussi divergentes ? Il y a là une petite énigme dont la solution peut nous aider à comprendre le sens de cet ensemble mythique.

Quelques années après Virgile, Ovide donne de la bougonie cette brève description :

"Ne voyez-vous pas des corps, que l'action du temps ou de la chaleur a fondus et décomposés, se transformer en petits animaux ? Tenez : choisissez une fosse, immolez-y des taureaux et rejetez sur eux de la terre ; par un phénomène que l'expérience atteste, de leurs chairs en putréfaction naissent çà et là des abeilles qui vont butiner les fleurs; (...) enfoui dans le sol un coursier belliqueux engendre des frelons (*Métamorphoses*, XV : 362-368)."

Outre la mise en série déjà signalée, la principale nouveauté est "l'enterrement" des victimes. La distance se creuse donc encore entre la pratique décrite et l'image du sacrifice. A cet égard, une bizarrerie du texte de Virgile, la référence à l'Égypte comme lieu de l'invention de la bougonie, trouve peut-être une seconde explication. Au dire d'Hérodote en effet, les Égyptiens enterrent religieusement les bœufs et, en dehors des sacrifices, il n'est pas permis de les tuer (*Histoires*, II : XLI). Dans la mesure où l'on supposait que Pythagore avait trouvé en Égypte les sources de sa sagesse, on admettait peut-être qu'il y avait également puisé ses arguments contre la consommation de la viande sacrifiée, en particulier celle du bœuf. On pouvait donc imaginer des Égyptiens qui, conformément à l'image qu'en donne Hérodote d'hommes faisant tout à l'envers (*ibid*, II: XXXV), enterrent des bœufs sans les manger, au lieu de cuire la viande sacrifiée. Le caractère d'anti-sacrifice de la bougonie, déjà noté, apparaîtrait donc plus nettement encore.

Que peut signifier ce renversement ? Pour le comprendre, il faut se référer au sens du sacrifice : séparation des hommes et des dieux, installation des hommes dans un temps de Zeus bien différent du temps de Cronos. En ce temps-là, d'ailleurs, on n'avait besoin ni d'abeilles ni d'élevage, car le miel et le lait étaient immédiatement à la portée des hommes : "alors des fleuves de lait, des fleuves de nectar coulaient çà et là et l'yeuse au vert feuillage distillait le miel blond"(Ovide, *Métamorphoses*, I, 111-112). L'élevage de l'abeille et celui de la vache à lait constituent deux indices de cette perte de l'origine, même si, à la différence du sacrifice, ils supposent un usage alimentaire "végétarien" des animaux. En même temps, par la nature céleste de ses produits et ses affinités avec le monde des dieux, l'abeille marque bien la permanence d'un lien avec le temps des origines. Pour la faire naître tout en l'intégrant au monde de la culture, il faut en quelque façon revenir en deçà du moment de la séparation signifié par le sacrifice et la consommation de viande. Aussi Aristée, privé de ses abeilles, les reçoit-il de nouveau grâce à un geste qui manifeste un renoncement à la nourriture carnée, et constitue (surtout dans la description de la technique) un anti-sacrifice. La jouissance du miel est par ailleurs présentée dans le mythe grec des femmes-abeilles comme une alternative à cette manifestation hyperbolique de la consommation de viande que constitue le cannibalisme ³⁹. Or la condition humaine ne se joue pas dans l'alternative : miel ou viande. Être homme, c'est jouir à la fois, mais de façon réglée, de la viande et du miel. Et Aristée n'aspire qu'à être un homme, pas un dieu, pas même un pythagoricien. Son sacrifice sans consommation constitue ainsi un moyen terme. Pour avoir le miel, il faut savoir se passer de la viande. Mais, dans la limite de la condition humaine, il faut aussi sacrifier.

Cette hypothèse explique peut-être la dérive du thème de la bougonie vers des figures estompant de plus en plus l'image du sacrifice, dans la mesure précisément où on ne le reconnaît plus dans les descriptions de sa forme inversée. En juxtaposant les deux versions de la bougonie, Virgile sépare l'image du sacrifice de celle de l'inversion qui en constitue la vérité : il rajoute d'ailleurs au sacrifice aberrant des taureaux celui, plus orthodoxe, d'une génisse et d'une brebis noire (546-547). Mais les images se recouvrent malgré tout, puisque la bougonie ne peut en aucune façon constituer un sacrifice ordinaire. Les incertitudes du texte traduisent peut-être la présence dans la culture de Virgile de traditions d'âge différent, portant chacune quelques éléments d'une logique mythique en train de s'estomper. M. Detienne a montré de façon très convaincante la fidélité des *Géorgiques* aux significations majeures de la mythologie grecque du miel. Notre interprétation de la bougonie confirme sur le fond cette conclusion, tout en marquant la difficulté du poète à retrouver clairement le sens d'un mythe qui, à son époque, s'était "rationalisé" jusqu'à devenir une recette.

Avec les *Géorgiques*, le rucher antique semble donc retrouver la place qui est la sienne, au carrefour du mythe et de la raison agronomique comme au centre des contradictions qui nous sont apparues caractéristiques de la pensée de l'abeille. Peut-être fallait-il un poète pour dire haut et clair ce qui n'était ailleurs qu'un murmure insistant, mais en partie refoulé. Et quel poète ! Le plus proche sans doute des anciens "maîtres de vérité", en qui la tradition devait reconnaître par la suite une sorte de mystagogue inspiré. Est-ce un hasard si, près de vingt siècles plus tard, un autre poète étrangement féru de science et de mystères, Maurice Maeterlinck, pouvait fournir à notre temps le plus célèbre des livres sur l'abeille ? Bien sûr, la science de l'abeille est née, et avec elle l'apiculture industrielle. L'abeille dont on se plaît toujours à dessiner une image merveilleuse est-elle vraiment la même que rencontrent, avec plus de froideur technicienne, les apiculteurs d'aujourd'hui ? L'abeille de Virgile ou de Maeterlinck, est-elle devenue une fiction poétique, la seule réelle étant celle des savants ? Il est tout aussi difficile d'apporter à ces questions une réponse inconditionnellement historiciste que d'insister sur des continuités peut-être illusoires. Les problèmes que pose l'abeille à celui qui a commerce avec elle n'ont, en un sens, pas changé : toujours les ruches essaient, et toujours il faut contrôler le processus. Les parades sont parfois les mêmes, peut-être simplement parce qu'elles sont efficaces. Mais la vérité connue de la ruche et l'efficacité des pratiques apicoles ne sont pas comme une couche autonome de savoir qui vivrait en dehors des systèmes symboliques auxquels on les trouve associées. La ruche est toujours comprise, et la technique "éprouvée". L'abeille n'existe que pensée et manipulée, c'est à dire dans une interaction entre réalité zoologique et réalité culturelle. En ce sens, une abeille meurt avec le monde antique, une autre naît avec le christianisme, une autre naît enfin de l'apiculture moderne. Mais la science n'a peut-être pas banni du monde l'abeille des poètes et des simples apiculteurs. Affaire à suivre, donc...

NOTES

1. Sur cette mythologie du miel : Claude Lévi-Strauss, *Du miel aux cendres*, Paris, 1966. Dans le christianisme, l'accent est mis sur la valeur symbolique de la cire, qui ne joue qu'un rôle négligeable

dans les mythologies antiques. Cette valorisation, liée au luminaire, ne se comprend pas en dehors des théories antiques relatives à la naissance des abeilles (cf. *infra*).

2. Jean-Pierre Albert, "La ruche d'Aristote. Science, philosophie, mythologie". *L'Homme*, n° 110, avril-juin, 1989, pp. 94-116. Nous ne reprenons ici de notre article que les éléments utiles aux analyses qui suivent.

3. La découverte du sexe de la reine et du rôle des faux bourdons dans la fécondation est due à Swammerdam, au XVII^e siècle. Jusqu'à cette époque, les reines sont généralement considérées comme des mâles, et nommées rois ou chefs. Nous respectons ici ce vocabulaire.

4. Varron traite de l'apiculture dans le livre III de son traité (*On agriculture*, éd. W. D. Hooper, The Loeb Classical Library, London, Cambridge Massachussetts, 1967), Columelle dans le livre IX (*On agriculture*, vol II (livres V à IX), éd. E. S. Forsters et E. H. Heffner. The Loeb Classical Library, London, Cambridge Massachussetts, 1965). Nos notes signalent seulement les sous-chapitres et paragraphes de l'édition Loeb. Pour les citations de Virgile (*Géorgiques*, trad. E. de Saint-Denis, Paris, 1956), on indique le numéro des vers. D'un auteur à l'autre, la part de l'imitation est considérable. Le traité de Palladius reprend presque mot à mot le texte de Columelle en faisant éclater les rubriques selon un ordre calendaire. Columelle fait une large place aux citations de Virgile, qui doit beaucoup à Varron. L'exposé le plus riche est celui de Columelle, qui conjugue les références à l'aristotélisme à d'autres sources : le traité d'Hygin, synthèse de tous les savoirs grecs, et celui du carthaginois Magon. Nous nous référerons également aux écrits de Théophraste et Elien et à des ouvrages d'histoire naturelles médiévaux ou même plus tardifs. Ces textes n'ont pas fait l'objet d'un recensement systématique. Les textes chrétiens traitant de l'abeille de façon symbolique ont été écartés pour des raisons de méthode.

5. Le sens critique de Columelle n'a, en fait, que peu de rapports avec celui d'Aristote, étant étroitement tourné vers un souci d'efficacité pratique. Il affirme ainsi que les paysans auxquels il s'adresse ne se soucient guère de théorie. Pour critiquer la bougonie, il cite avec éloge Celse, qui la condamne pour des raisons économiques : un boeuf vaut plus cher qu'une ruche...

6. Ces liens, à nos yeux, ne sont pas assez bien expliqués par l'idée souvent alléguée que le thème de la bougonie aurait pour origine l'observation d'une charogne donnant naissance à des asticots, puis à des mouches. Il est possible que cette observation mal interprétée ait eu sa place dans la genèse du mythe, mais elle ne constitue pas en elle-même une explication de tout le système symbolique qu'il met en oeuvre.

7. Marcel Detienne, "Orphée au miel", in *Faire de l'histoire*, ouvrage collectif sous la direction de P. Nora et J. Le Goff. Paris, 1974, pp. 56-75.

8. En Lettonie, ces formules de compromis ont pris une forme plus étrange jusqu'au début de ce siècle : les apiculteurs se contentaient généralement d'aménager les sites naturels des abeilles (les creux dans les troncs), et multipliaient parfois les ruches sur un même arbre en creusant eux-mêmes de nouveaux trous (Zidonis Ligiers, *Ethnographie lettone*. Bâle, 1954, pp. 479-497). Columelle signale quant à lui le transfert dans le rucher des portions de troncs creux où s'est logé un essaim.

9. Les anciens n'ignoraient pas la transhumance des ruches, beaucoup plus efficace que la plantation d'essences mellifères pour augmenter la récolte de miel. Mais l'idée qu'il faut planter pour les abeilles reste très vivante. Un apiculteur nous a récemment vanté ses mérites, alors qu'à l'évidence les quelques plantes sauvages qu'il avait repiquées auprès de ses ruches ne pouvaient avoir fourni un supplément de récolte significatif.

10. Palladius, *De l'économie rurale*, trad. M. Cabaret-Dupaty, Paris, 1844, *passim*.

11. Sur le rôle du boeuf, cf. les critiques pythagoriciennes du sacrifice. Ovide place dans la bouche de Pythagore ces propos : "Quel mal a fait le boeuf, cet animal [...] né pour supporter les fatigues ? Oui vraiment c'est un ingrat, indigne des présents de la terre, celui qui peut égorger son laboureur à peine délivré du poids de la charrue recourbée, et frapper de la hache ce cou usé par le travail" (*Les métamorphoses*, éd. G. Lafaye. Paris, 1957, XV : 120-126). Sur le sacrifice du boeuf, cf. Jean-Louis Durand, *Sacrifices et labours en Grèce ancienne*, Paris, 1987.

12. Claudine Fabre-Vassas : travaux à paraître, et, pour le moment, "La cure de la hernie", 110^e Congrès national des sociétés savantes, Montpellier, 1985, Anthropologie, Ethnologie. Sur le vocabulaire de la récolte du miel, cf. par ex. Eugène Rolland, *Faune populaire*, Paris, 1967 (rééd), III, p. 264 ; XIII, pp. 15-16.

13. Aristote, *Histoire des animaux*, éd. J. Tricot, Paris, 1957 : V, 22, 553b, 20.

14. Théophraste, *Opera omnia*, vol. II, éd. F. Wimmer. Paris, 1856, fragment 190.

15. *Patrologie latine*, vol. 177, col. 9-165. Paris, 1854.

16. *Op. cit.*, *De causis plantarum*, II, 17,9.

17. La *Laus cerei*, prière de consécration du cierge pascal, comporte toujours un éloge de la virginité de l'abeille qui doit beaucoup à Virgile. Le symbolisme repose par ailleurs sur des images sacrificielles : le cierge se consume comme le corps du Christ en croix.

18. W. Franzius, *Historia animalium*. Amsterdam, 1665, p.688.

19. Claude Lévi-Strauss, *Le cru et le cuit*, Paris, 1964, p. 230.

20. Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*. Paris, 1950 et suiv., XI, 30-31.

21. Voir par ex. *De la génération des animaux*, éd. P. Louis. Paris, 1961, II, 737a, 5.

22. Sur les Pléiades : Claude Lévi-Strauss, *op. cit.*, 1966, p. 230 ; *op. cit.*, 1964, pp. 226-232.

23. Hildegarde de Bingen, *Physica, Patrologie Latine* 197. Paris, 1855, col 1309.

24. Par ex. Étienne de Bourbon, *Anecdotes historiques, légendes et apologues tirés du recueil inédit d'Étienne de Bourbon*, publié par A. Lecoy de la Marche, Paris, 1877, pp. 266-267.

25. *La vie des termites*, Paris, 1926. Voir aussi *La vie des abeilles*. Paris, 1967 (rééd.).

26. Oskar Dähnhardt, *Natursagen, eine Sammlung naturdeutender Sagen, Märchen, Fabeln und Legenden*. Liepsig et Berlin, 1907-1912, vol. 1, p. 215. Sur les récits étiologiques européens relatifs à l'abeille, cf. Marlène Albert-Llorca, "Les servantes du Seigneur", *Terrain*, 1988, pp. 23-36.

27. Elien, *Historia de los animales*, trad. J. M. Diaz-Regañon Lopez. Madrid, 1984, V, 11.

28. Ces récits fantastiques apparaissent par ex. chez Porphyre, *Vie de Pythagore*, ed. E. des Places. Paris, 1982, pp. 50-51. Sur le problème de l'alimentation carnée chez les pythagoriciens, cf. Marcel Detienne, *Les jardins d'Adonis*, Paris, 1972.

29. Étienne de Bourbon, *op. cit.* , p. 266.

30. Marcel Detienne ne traite pas de la bougonie en elle-même dans son article de 1974, mais il est facile de mesurer tout ce que notre analyse doit à ses autres travaux.

31. Isidore de Séville, *Etymologiae libri XX* , *Patrologie Latine* 82. Paris, 1850, XII, VIII, 2.

32. *L'abeille, l'homme, le miel et la cire*, Catalogue de l'exposition présentée au Musée National des A.T.P. Paris, 1982, p. 102 et planche p. 6.

33. Oskar Dähnhardt, *op. cit.* t. II, 1909, p. 130.

34. La bouse de vache est un produit de calfatage assez commun, dont Varron signale l'emploi pour les ruches (XVI, 16). Il n'en reste pas moins que cet usage semble poser un problème. Un récit étiologique très répandu dans toute l'Europe explique qu'il constitue un châtement divin : par orgueil, les abeilles voulaient une maison d'or. Pour les punir, Dieu les condamna à vivre dans une maison "de merde". Dans la mesure où ces récits marquent souvent un trait saillant ou paradoxal du monde

naturel ou social, on peut penser que celui-ci désigne et résout le problème posé par cette proximité du pur et de l'impur, de la nourriture et de l'excrément.

35. Aristote, *Histoire des animaux*, V, 22, 554 a, 17 et 554b, 1 ; IX, 40, 626 a, 25.

36. On voit ainsi se développer, dans les *Géoponiques*, un débat sur le thème : quelles parties du bœuf engendrent-elles les abeilles ? Le sang est parfois exclu ; de la chair naîtraient les ouvrières, et du cerveau (ou de la moelle épinière) les rois.

37. Columelle reprend ce passage, en omettant la référence aux étangs profonds.

38. Sur le Nil et le climat de l'Égypte, cf. Hérodote, *Histoires*, II. L'anomalie que nous signalons a frappé l'imagination des voyageurs au moins jusqu'au XVII^e siècle. Voir sur ce point J.-P. Albert, *Odeurs de sainteté. La mythologie chrétienne des aromates*, Paris, 1990, p. 149.

39. Cf. Marcel Detienne, *Dionysos mis à mort*, Paris, 1977, p. 138. Notre analyse s'appuie sur celle que présente l'auteur dans ce chapitre ("Ronger la tête de ses parents", pp.135-160).